

XYZ. La revue de la nouvelle

Le châtimeut du maître Cox

Jean Boileau



Number 58, Summer 1999

Bals

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boileau, J. (1999). Le châtimeut du maître Cox. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 71–80.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le châtiment du maître Cox

Jean Boileau

En mettant de l'ordre dans les affaires de ma mère récemment décédée, je suis tombé sur une enveloppe qui m'était adressée. Surpris, je l'ouvris et y trouvai une lettre et de vieilles photographies. Avant de lire la lettre, je jetai un coup d'œil aux photos.

Les vieilles plaques de zinc, presque voilées, avaient conservé les images de personnes que je ne connaissais pas, mais dans les visages desquels je retrouvais des airs de famille qui ne laissaient aucun doute sur nos liens de parenté.

Sur une des photographies, il y avait un couple de jeunes mariés sobrement vêtus, visiblement des gens peu fortunés qui avaient dépensé une bonne partie de leurs économies dans l'achat d'une robe et d'un costume neufs.

La femme avait le visage de ma mère et si tellement d'années ne les avaient séparées, elles auraient pu être sœurs. L'homme était assez grand et mince. Son visage était souriant, mais il me déplut aussitôt. Il y avait quelque chose de mauvais dans son regard, quelque chose d'obsédant.

Sur l'image suivante, qui avait été prise quelques années plus tard, le mari et la femme étaient accompagnés de trois enfants : un garçon et deux filles. La famille posait au port devant un énorme trois-mâts sur lequel l'homme devait naviguer. Il ne me parut pas plus sympathique. Il avait beau sourire de toutes ses dents, ses yeux le trahissaient encore.

Enfin, sur la dernière photo, la femme était à nouveau vêtue d'une robe de mariée, mais le mari n'était pas le même. Elle s'était donc mariée deux fois !

J'examinai l'image de plus près. La mariée avait vieilli, mais dans ses yeux il y avait une lueur de jeunesse qui ne trompait

pas. Cette fois était la bonne. Sa robe était magnifique et l'homme semblait parfaitement à l'aise dans son costume neuf.

C'était la dernière photo ; alors, je pris la lettre. Ma mère l'avait écrite peu de temps avant sa mort.

Londres, le 1^{er} janvier 1998

Mon cher John,

Si tu lis cette lettre, c'est que tu l'as trouvée dans mes papiers ; alors, je suis morte et tu es le dernier descendant de la famille McIntyre.

Ce nom ne t'est pas familier, je le sais, c'est celui de ton arrière-arrière-grand-mère Mary, avec laquelle tu as probablement déjà fait connaissance par les images d'elle que j'ai laissées dans cette enveloppe.

Regarde-les bien encore une fois avant de prendre connaissance de la suite de l'histoire. Regarde comme Mary était belle et comme elle semblait heureuse lors de son second mariage, et regarde le visage de son premier mari par qui elle a tant souffert. Regarde les enfants. Le garçon s'appelait John, comme toi, et la plus vieille des filles, Cathy. Tous deux sont morts avant d'avoir eu trente ans. La plus jeune des filles, eh bien tu l'as connue, c'est ta grand-mère Lisa. Elle est morte alors que tu étais enfant, mais je sais que tu te souviens d'elle.

Maintenant, tu as une importante décision à prendre et je ne veux pas essayer de t'attendrir avec de vieilles histoires de famille. Je m'arrête donc ici, mais je te demande de regarder une dernière fois la photo de ton ancêtre : Albert Theodore Cox. Juge l'homme à son regard et ensuite, eh bien, exécute-le comme nous l'avons fait, ma grand-mère, ma mère et moi pendant toute notre vie, ou bien pardonne-lui ses péchés et... mais tu verras bien !

La décision t'appartient, John Sutherland McIntyre.

Monte au grenier, tu y trouveras le journal de Mary avec des lettres et une boîte en bois de rose, dans un vieux coffre de matelot marqué des initiales : A.T.C. Lis-le, puis lis les lettres et enfin ouvre la boîte. Surtout ! n'ouvre la boîte qu'en tout dernier lieu !

Adieu, mon fils.

Et ma mère avait signé cette lettre : *Catherine Sutherland McIntyre*.

McIntyre ! J'entendais ce nom pour la première fois et toute cette histoire me semblait bien inutilement mystérieuse.

Mary McIntyre, Theodore Cox et même ce deuxième mari dont j'ignorais le nom avaient vécu au siècle dernier. Comment pouvais-je encore prendre une décision qui influençât leur vie ? Et que restait-il donc à pardonner à un homme qui était mort depuis plus de cent ans ?

Malgré tout, je décidai de suivre les instructions de ma mère, car enfin, il s'agissait un peu de ses dernières volontés.

J'examinai à nouveau les images qu'elle m'avait laissées et je m'arrêtai sur celle de mon ancêtre Albert Theodore Cox. Il m'avait déplu d'emblée et, en revoyant sa photo, je compris qu'il me déplaisait encore davantage.

Je n'étais pas monté au grenier de la vieille maison depuis fort longtemps. Il était sombre et poussiéreux, mais l'ordre y régnait et je retrouvai sans peine le coffre en question. Je le descendis au salon.

À première vue, il semblait assez banal. C'était un coffre en bois de couleur bleue. Les poignées de cuir s'en étaient allées depuis longtemps, et les lettres A.T.C. peintes en blanc sur le couvercle étaient à peine lisibles.

J'époussetai un peu le coffre et l'ouvris. Il en surgit une montagne de taffetas que je reconnus immédiatement. Je retirai la robe de mariée de mon aïeule Mary McIntyre. Avec les années, elle avait pris une couleur ocre, mais elle était encore magnifique. Il me sembla qu'elle avait conservé un peu du parfum de Mary, mais c'était une illusion. Délicatement, je la posai sur le divan.

Au fond du coffre, comme l'avait écrit ma mère, je trouvai le journal intime, les lettres et une petite boîte en bois précieux.

La couverture du journal portait simplement un nom : Mary McIntyre. Je m'installai dans un fauteuil et j'ouvris le cahier à la première page.

Westham, le 3 février 1850

Aujourd'hui, j'ai eu treize ans. Pour mon anniversaire, père m'a offert ce journal où désormais je noterai mes pensées. Je suis ravie de ce présent. Oh! bien sûr, j'aurais préféré recevoir une robe neuve, comme mon amie Laura, mais je sais bien que père n'est pas riche, surtout depuis que maman est morte.

Ce matin, en classe, nous avons fait une rédaction et j'ai parlé de mon chat. Enfin, je n'ai pas de chat, bien sûr, mais j'ai parlé de celui que j'aimerais avoir...

Dès les premières pages, je ressentis une grande tendresse pour Mary McIntyre. Naïvement, elle notait ses pensées les plus simples et les événements de sa vie, sans rien cacher de ses émotions. J'imaginai difficilement qu'elle avait été mon aïeule et qu'elle avait vécu il y a tellement d'années. Je concevais avec peine qu'elle fût devenue une femme, une mère; dans mon esprit, je voyais toujours une enfant, sage et jolie.

Ma mère avait eu raison de me recommander la lecture du journal en premier lieu. Au fil des pages, j'appris à connaître et à aimer Mary McIntyre.

Elle avait perdu sa mère alors qu'elle était âgée de douze ans. Restée seule avec son père, elle s'était occupée du ménage et des repas, ce qui lui laissait peu de temps pour les études.

Elle rencontra son premier mari à Noël, en 1853, alors qu'elle avait seize ans. Elle se maria un an plus tard et son supplice commença aussitôt.

Son époux, Albert Theodore Cox, était un marin qui se révéla bien vite un ivrogne violent et jaloux. Heureusement, il passait la plus grande partie de son temps en mer. Mais il eut tout de même le temps de lui faire trois enfants: John, Cathy et Lisa.

Malgré ses déboires, pendant toutes ces années Mary tint son journal. Elle continua de noter les petits et les grands événements de sa vie. Parfois c'était la fête d'anniversaire de son fils, parfois des événements plus tragiques.

Puis, finalement, après quelques années, en date du 12 décembre 1859, deux courtes lignes :

Annnonce officielle ce matin : Queen Victoria perdu corps et biens au large des côtes d'Afrique.

Ainsi s'acheva l'histoire du quartier-maître Albert T. Cox de la marine marchande britannique. Il est inutile de préciser que Mary ne parut pas particulièrement touchée par la perte de son cher époux. En fait, si on en croit son journal, elle ne porta même pas le deuil et, à quelque temps de là, elle se remaria avec un armateur en vue. La belle-famille fut scandalisée, mais mon aïeule en fit peu de cas.

Cependant, à partir de ce jour, et bien qu'elle menât une existence paisible auprès d'un mari qui l'aimait, elle parut constamment tourmentée par le remords.

Ainsi, plus loin dans son journal, en date du 10 août 1862, je trouvai cette mystérieuse inscription :

Ses yeux semblent toujours vivants. Winston m'affirme que c'est impossible, pourtant je suis sûre qu'il peut me voir.

Et plus loin encore, au mois de février de l'année suivante :

Ces yeux ! toujours ces yeux ! Winston a rangé la boîte au grenier, mais chaque jour, je monte pour croiser ce regard qui m'obsède. Je guette en vain le moment où il s'éteindra. Lequel de nous deux subit son châtiement ?

Son journal s'arrêtait à quelques jours de là, et l'écriture des quelques lignes suivantes était celle de ma mère :

Au printemps de l'année 1863, Mary McIntyre, ton aïeule, meurt des suites d'une mauvaise fièvre sans que personne y puisse rien. Son mari, inconsolable, la rejoint au cours de l'année qui suit. Maintenant, lis les lettres, John. Lis les lettres et, surtout, n'ouvre pas la boîte avant d'avoir jugé l'homme.

Les lettres, encore les lettres. Que pouvaient-elles contenir de si terrible pour que ma mère tienne tant à ce que je les lise avant de jeter un coup d'œil au contenu de la boîte ? Enfin, je pris la première :

Londres, le 7 novembre 1859

Très cher Winston,

Votre lettre m'a fait le plus grand bien. Je pense à vous tout le temps.

A. s'est embarqué ce matin pour une traversée de la Manche. Une cargaison à destination du Havre, puis un détour par Calais, Amsterdam et puis Londres.

Toute la semaine il s'est enivré. J'ai pu mettre les enfants hors de sa portée chez une voisine, mais ça l'a rendu furieux. Hier soir, quand il m'a battue, j'ai cru mourir. Verrai-je jamais la fin de ce martyr ? Dieu fasse que je meure avant son retour ! Mais alors, qui s'occupera des enfants ?

Votre amie pour toujours,

Mary

P.-S. Vous savez bien que j'ai, autant que vous, envie de vous revoir, mais oubliez-vous que je suis une femme mariée ?

J'étais ébahi ! S'agissait-il bien de la même personne ? La jeune fille naïve du journal... un amant ! Était-ce possible ? Ce Winston devait être l'homme de la photo, le deuxième mari. Je pressentais une affaire peu banale. Sans révéler toute l'histoire, les autres lettres allaient me donner raison.

Londres, le 8 novembre 1859

Chère Mary,

Si le Dieu devant lequel vous avez épousé ce monstre ne vous en délivre pas bientôt, c'est moi qui m'en chargerai. Il ne peut rester insensible devant autant de souffrance et de courage, ou alors, c'est qu'il n'existe pas.

Ne perdez pas espoir, la Manche est agitée en cette saison et son navire n'est plus très fiable. Peut-être Dieu entendra-t-il nos prières.

Et puis, à son retour, enfin... vous savez qu'il vous suffit d'un mot pour que A. disparaisse.

Je vous aime.

Winston

Londres, le 6 décembre 1859

Très cher Winston,

On vient d'annoncer l'arrivée au port du Brighton. Dieu n'a donc pas entendu nos exhortations. Je me prends parfois à douter de son existence.

Pourvu que A. n'arrive pas ici trop ivre, je suis à peine remise. Mais voilà du bruit, je crois qu'il arrive...

Plus tard le même jour...

Il est reparti. J'ai tout juste eu le temps de cacher cette lettre avant qu'il ne la voie.

Cette fois, il n'était pas ivre. Je ne sais pas ce que j'ai le plus en horreur. Ses coups me font souffrir, mais ses caresses me blessent davantage. Elles me font horreur. Aujourd'hui, après... enfin, vous savez bien, il m'a regardée d'un air méfiant, puis il a fait le tour de la maison en cherchant des indices, disait-il. Finalement, il est reparti.

Je sais que je ne le reverrai pas de quelques jours. Il va s'enivrer au port et il n'en reviendra que lorsqu'il n'aura plus d'argent. Alors, il me faudra attendre qu'il rembarque. J'ai peur ! Il se doute de quelque chose, je le sens.

N'attendez plus de mes nouvelles avant son prochain départ.

Votre Mary

Londres, le 6 décembre 1859

Cher amour,

Je prends le risque de vous répondre immédiatement. Le petit Paul, qui porte nos messages, m'a assuré que A. était au pub. Si vous acceptez, il attendra votre réponse et me l'apportera aussitôt.

Le retour de A. me convainc que Dieu n'existe pas. Pardonnez-moi de vous adresser de telles paroles, mais j'abjure ma foi en Dieu. Désormais, nous sommes seuls, je vous l'affirme et seule la loi des hommes peut nous juger si nous sommes découverts.

Je vous le demande encore : voulez-vous que A. disparaisse ? Les coups de couteaux sont fréquents dans nos ruelles sombres. Personne n'ira s'inquiéter de la mort d'un marin ivre.

Répondez-moi vite!

Winston

Winston,

Non ! Je ne peux accepter une telle horreur. Comme vous, je pense que Dieu n'existe pas, mais je garde tout de même un espoir. Je ne veux pas avoir un mort sur la conscience.

Non ! je vous le répète, n'en faites rien !

Mary Cox

Mary,

Alors, si nous le faisons disparaître sans le tuer, s'il continuait à vivre ?

Je connais un moyen de vous venger, de le punir pour l'éternité. Il y a bien des années, en Afrique, j'ai connu un homme... Mais je ne veux pas vous effrayer avec les détails. Si Dieu n'existe pas, qui donc pourrait nous le reprocher ?

Winston

Winston,

Non ! et ne m'écrivez plus avant son départ !

Mary Cox

Londres, le 10 décembre 1859

Cher Winston,

Ce matin, il est revenu du port plus ivre que jamais. Les enfants étaient malheureusement ici. Il les a battus tous les trois, puis il m'a battue à mon tour. Le petit John est dans un état grave : pendant quelques heures, j'ai craint pour sa vie.

Aujourd'hui il avait de l'argent, beaucoup d'argent. Il a dit qu'il devait s'embarquer demain comme quartier-maitre sur le Queen Victoria. N'est-ce pas un de vos navires ? Si c'est vrai, je doute qu'il soit à bord pour l'appareillage ; il est reparti s'enivrer.

Quoi qu'il en soit, je pense que vous avez toujours une idée de vengeance en tête pour lui. Cette fois, c'est bon. Pour mes enfants,

j'accepte votre offre. Qu'il disparaisse, mais surtout qu'il ne meure pas. Vengez-nous, sauvez mes enfants, et j'accepte de vous épouser.

Mary McIntyre

Londres, 10 décembre 1859

Chère Mary,

Tout est prêt, je n'attendais que votre accord, sans lequel je n'aurais rien fait. Vous ne vous trompiez pas, le Queen Victoria est un de mes navires. A. s'embarque demain pour Madagascar. Ne vous inquiétez pas, il sera à bord, j'y veille. Il ne mourra pas, il subira un sort bien pire encore.

Je vous aime.

Winston

C'était la dernière lettre. J'étais déçu, car j'aurais aimé en savoir plus. Quel était donc le secret de cette disparition qui semblait troubler autant mon aïeule ? Le journal ne le révélait pas.

Dans le salon où j'étais installé, je me préparai à examiner le contenu de la boîte. Mes mains tremblaient un peu tandis que je cherchais le moyen de l'ouvrir.

Il ne me fallut guère de temps pour en comprendre le mécanisme : une languette de bois, que rien ne distinguait du reste de la boîte, coulissait et cachait un verrou qui retenait le couvercle fermé.

J'hésitais à continuer. Tout ce que je venais d'apprendre me troublait, m'inquiétait même. Finalement, j'ouvris.

À l'intérieur de la boîte, au milieu d'une poignée de paille sèche, il y avait une bouteille de verre contenant un bateau en miniature.

Je suis toujours fasciné lorsque je tombe sur une œuvre d'art exceptionnelle, et celle-ci était exceptionnelle. Jamais je n'avais vu de reproduction aussi réaliste d'un navire. Sous la ligne de flottaison, des crustacés adhéraient à la coque. Les cordages étaient toujours souples et l'équipage était reproduit à la perfection.

Une loupe me permit d'examiner les détails du navire et tout y était. Le nom peint sur la coque était le... *Queen Victoria*! Surpris, je repris mon inspection, lorsque je tombai sur un visage familier. Un des membres de l'équipage.

Je n'avais nul besoin de jeter un nouveau coup d'œil à la photo pour en être certain : c'était le même visage! Il avait un peu vieilli, mais c'était le même.

Troublante similitude. J'osais maintenant à peine reprendre la loupe pour m'en assurer. Ma main tremblait. À travers la double épaisseur du verre de la loupe et de la bouteille, je cherchais un indice qui pourrait confirmer mes soupçons. L'uniforme était reproduit avec exactitude, les proportions étaient parfaites, les mains semblaient faites de chair, le regard était aussi mauvais.

Brusquement, je réalisai quelque chose d'incroyable : quand je me déplaçais, le regard me suivait! Un long frisson me parcourut tout entier et il me fallut quelques secondes pour reprendre mes esprits.

Je l'examinai à nouveau. Dans ses yeux, il n'y avait que de la haine. Nul repentir ne venait atténuer la méchanceté de son regard.

Je compris enfin toute l'histoire. Les lettres, le journal, la décision qu'il fallait prendre. Alors, sans la moindre hésitation, je refermai la boîte et la remis dans le coffre.

Après toutes ces années, Albert Theodore Cox était toujours vivant et il subissait son châtement... pour l'éternité.